

L'ARCHE *Editeur*

Kerstin SPECHT

Champs de ricain

Traduit par
Olivier ESS

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

CHAMP DU RICAIN de Kerstin Specht
Trad. Oliver ESS

Tous droits réservés l'Arche éditeur, Paris

PERSONNAGES :

LA FEMME

L'ENFANT

La pièce se déroule entre le lever et le coucher du soleil.

Matin.

Une femme marche péniblement à travers un champ de patates, la terre lourde reste collée à ses souliers. Sur son dos, elle porte un grand panier d'osier, à l'intérieur, une petite fille dont on ne voit que la tête.

La femme chante un canon.

LA FEMME

Quand et où, quand et où nous reverrons-nous,
nous reverrons-nous, et serons heureux, et serons heureux.

La femme pose le panier en gémissant.

Là où on chante, attarde-toi tranquillement.
Le chant n'est pas affaire de gens méchants.
C'est là que nous resterons.
Comme tu appuies sur ma clavicule.
J'aurais jamais cru.
Et tu pèses même pas la moitié des paniers à foin,
que la mère a traînés
jusqu'à la maison.
Ou la grand-mère.
Elle partait en voyage avec le panier.
Oui, quand elle allait en ville, au vétérinaire,
elle avait pas de sac à main, que le panier.
Et son mouchoir dedans,
et un crouton de pain, pour la route.
Mes os gigotent dans tous les sens,
et les jambes sont comme déboîtées,
et quand les souliers font mal,
il faut pisser dedans,
mais si je les enlève,
j'arriverais peut-être plus à les remettre.

Elle sort de sa veste un morceau de sandwich au jambon emballé dans du papier sulfurisé et le tend à la petite fille dans le panier. Celle-ci hoche la tête.

Un p'tit bout!
Pour moi.
C'est le dernier.

Elle renifle le jambon.

Moi quand je le renifle, je mords dedans.
Quand j'y pense
comme notre lard
est tombé et a brûlé.
Parce qu'on l'avait accroché
dans la cheminée
pour le fumer.
J'ai chialé.
De ma vie, j'ai plus autant chialé.
Et comme ça puait.
La graisse brûlée.

Elle saisit le jambon entre ses dents pour le sortir du sandwich et l'avale avec voracité. Il reste un petit morceau qu'elle garde dans la main.

Je vais appâter mon p'tit oiseau! Mon p'tit oiseau!

Elle met le morceau entre ses lèvres et le tend à l'enfant. La petite fille le repousse d'un geste de la tête.

Après on aura plus rien.
Plus rien du tout.
J'suis fatiguée.

La terre est mouillée, c'est dur de marcher.
Elle s'est imbibée d'eau, la terre,
comme une éponge,
et veut m'absorber moi aussi.
La nuit prochaine on marchera sur la route.
On s'en fiche maintenant.

La femme creuse la terre avec ses mains.

Ce sol-là, ça sent. Ça sent comme aux "Cailloux". --
Et là-bas au fond, ça ressemble à la "Colline des oiseaux".

Elle continue à creuser.

Rien. Pas même la moitié d'une.
Pourtant, les machines ^{ça} les enlèvent pas si bien que ça,
les patates.
Y en a qui sont venus creuser. Il y a de nouveau des gens
pauvres.
Ou des gitans.
"Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien.
Devant toi il dresse une table, face à tes
adversaires"...*
Cette phrase, je l'ai eue pour ma confirmation.
C'était tout.
Ce papier.
J'aurais dû le prendre pour allumer le feu.
Mais j'ai pas osé.
Alors, quand les Ricains sont venus.
Au fond de la vallée.
Ils ont planté leur tente.
Aux "Cailloux".
Alors quand la Elsa m'a dit,
qu'un Ricain
faisait faire des robes à la Anne-Marie.

Que le Ricain
venait même à l'essayage
et qu'il disait comment il fallait faire.

Que la Anne-Marie
aura une robe en soie vert roseau,
vert roseau.

Alors je me suis noirci

les cils

avec une allumette brûlée

et j'y suis allée aussi, là-bas.

Et j'ai eu des robes en soie, vertes comme la mer et vertes
comme les roseaux, et des sacs à main en cuir verni, des
grands, et des chaussures vernies, et il était marié et offi-
cier, et les Reutel m'ont observée, et eux, ils se cachaient
derrière les buissons là-bas au fond de la vallée et leur
chien, ils l'ont baptisé "Ricain" et ils gueulaient tout le
temps "Ricain", "Ricain". Et ils l'ont dit à ma mère, mais je
lui ai apporté du café et du chocolat et des trucs en boîte, et
elle a rien dit. Et ils étaient tous jaloux.

C'était la paix, mais pas pour moi.

Parce que le Ricain était parti,

j'étais de nouveau la fille des journaliers.

La guerre a été juste.

Pour moi, oui.

Je me rappelle quand les avions sont arrivés en rase-mottes,
...houh...dadadadam,...

Elle imite.

... et les voilà de retour...

et houh... moi j'étais dans les champs, en plein milieu, mais

j'avais pas peur. J'suis allée vite fait dans le fossé dans un tuyau d'égout. Et de l'autre côté... Elle rit. Le Boehm voulait y entrer à quatre pattes. Le Boehm qui était si gras que son derrière n'y passait pas. Et je le voyais qui suait à grosses gouttes et les yeux lui sortait de la tête comme un tueur d'enfant.

Et les avions partis, ses chevaux de labour étaient étendus là, raides morts.

Lui qui dans sa jeunesse avait pu sauter avec son cheval par dessus la grand-mère, parce qu'elle était si bossue.

Elle était morte de trouille.

N'osait pas se plaindre, parce qu'on la laissait ramasser les épis.

Epis contre mépris.

Pour les journaliers.

Ils se sont toujours baissés.

Pas étonnant qu'ils soient devenus bossus.

La grand-mère s'était dit

que c'est en astiquant

qu'on se lave du mépris.

C'est une bosse qu'elle s'est fait en astiquant.

Pas de manteau d'hiver,

mais le tablier bien raccomodé,

pas de souliers,

mais le cou bien lavé.

Et en cuisine elle était difficile.

Les manches remontées

et un fichu blanc jusque sur les yeux,

pour qu'il y ait surtout pas un cheveu qui tombe dedans.

Y aurait eu

un peu de graisse au moins.

Avec la mère, c'était plus pareil.

Et une fois la grand-mère dans le cercueil,
c'était fini.

Tout est devenu crasseux.

Elle, elle avait travaillé jusqu'à la fin.

Et puis elle était dans le cercueil, droite comme un cierge.

Comment ç'a pu se faire.

Ils ont dû lui casser les reins.

Et en mourant elle a dit,

que je devrais pas aller avec le Ricain.

Et surtout pas avec un Nègre.

De toute façon, avec un Nègre je voulais pas.

Ce sont des hommes très bien,

mais quand ils ont bu

tu dois fiche le camp.

Okay, Mémé, j'ai dit, c'est okay,

mais ce okay concernait que les Nègres.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre?

Et puis elle est morte, et j'ai dit,

good night darling, sleep in heavenly peace.

Et puis, même morte, elle a encore un peu souri,

c'est que ça lui plaisait,

que je parle l'Américain maintenant,

elle qui n'était jamais sortie de Kleindobrach.

Et dire que j'étais déjà enceinte.

Et mon enfant et ma mémé,

tout ça, mort en une semaine.

*

Le vent se lève. La petite fille pleure en silence.

N'aie pas peur.

Je suis là, avec toi.

J'suis avec toi.
Il y aura pas d'orage.
C'est bien plus loin.
Juste des éclairs de chaleur.
Et s'il y en a un,
là-bas les chapelles en haut de la colline
et les grands arbres.
S'il y en a un,
c'est là-bas que la foudre frappera.
Ou bien les vaches là-haut.
C'est elles qui sont en danger.
Les vaches sont très sensibles à la foudre.
Un jour, il y en a un qui m'a expliqué ça, un électricien.
C'est quand j'étais au Tyrol avec le VDK *,
là un jour, j'ai vu dix vaches raides mortes dans un pré.
C'est parce qu'elles ont quatre jambes.
Les vaches sont des capteurs de tension, qu'il a dit.
Alors avec leurs quatre jambes,
elles captent un grand morceau du champ de tension.
Et puis le courant passent à travers elles,
et elles sont fichues.
Et un homme, lui, doit serrer les jambes, complètement,
quand la foudre tombe,
alors il se passe rien,
à moins que la foudre le frappe directement,
mais ca c'est très rare.
La Marie, elle, elle préparait toujours son sac à main,
quand il y avait un orage. Régulièrement.
Elle se levait
et mettait son livre de prière et son livret d'épargne
et son mouchoir dans son sac à main.
Et son vieux, lui, restait couché dans le lit.

* VDK: Union des mutilés de guerre, des veuves et orphelins de guerre et des retraités des assurances sociales. (=veuves de guerre)

Pour rien au monde
il se serait levé.
La nuit, sa jambe droite
était accrochée à un clou au mur.
Et oui, il était que la moitié d'un homme.
Il avait qu'une jambe,
qu'un oeil, et qu'un bras.
Quand on est que la moitié d'un homme,
alors il faut s'énervé qu'à moitié.
Sinon on y survit pas.

L'enfant continue à geindre.

Retiens ça.
Tu veux que je te fasse une marionette? Hum.
Je sais faire des bellés marionettes.
Autrefois, la poupée, on l'avait que pour Noël.
Et il fallait surtout pas la sortir de la boîte.
Un fil de caoutchouc était autour de son cou,
et de ses pieds.
Et après Noël, on la mettait de côté,
et l'année d'après, on la mettait de nouveau sous l'arbre.
Alors je l'ai même plus regardée,
cette marionette de parade.
J'suis allée me fabriquer
ma marionette à moi.

La femme a trouvé deux branches qu'elle dispose en forme de croix. Elle enlève un élastique des cheveux de la petite fille et joint les branches. Puis elle déchire son mouchoir et en fait une robe pour la poupée.

Pou-pée! Pou-pée!

Regarde! Comme elle est belle, la poupée.

Elle n'a pas peur de l'orage, la poupée.

Hein.

L'enfant joue avec ses cheveux détachés. Ils s'accrochent aux brins d'osier qui dépassent du panier. L'enfant en arrache ses cheveux, fait une grimace. La femme défait violemment la poupée.

L'ENFANT Maman.

LA FEMME Cet élastique, il faut qu'on le remette dans les cheveux.

Sinon, cette nuit,

tu pourrais t'accrocher dans les arbres,
avec tes cheveux.

Mon Absalon.

Mon petit Absalon.

*

L'ENFANT Maman

LA FEMME Mamanmaman.

Elle est morte.

Ton papa et ta maman sont morts.

Tant mieux pour toi.

Quand son appendice a explosé,

elle était au salon de mode.

Alors j'ai explosé, moi aussi.

Et quand elle est revenue

c'était trop tard.

Une femme qui aime son mari

pressent ces choses-là.

Elle reste à la maison.

Et puis elle me demandait chaque jour :

"J'ai été une bonne épouse pour mon mari, hein Anna."

Chaque jour.

Je faisais oui de la tête.

En fait, c'en était une mauvaise.

Une très mauvaise.

Même que tout le temps son copain d'école était en visite, des semaines entières.

Et qu'il venait toujours sans sa femme,

puisqu'ils partaient en vacances séparément,

puisqu'il en fallait un au magasin.

Et lui, il a souri un peu.

Et bu un peu plus.

Et quand il est mort,

elle s'en est tellement mordu les doigts,

qu'elle n'avait plus besoin

du vernis à ongles Margret Astor *.

Et le printemps d'après, elle retournait déjà au carnaval. Elle avait pas de seins du tout. Deux petits pois. Elle mettait toujours des prothèses dans le soutien-gorge. C'est que je les lavais avec le reste.

Et avant d'aller au carnaval, elle se rembourrait encore plus. Alors, elle s'est fait le jeune maire. Lui, il était tellement saoul qu'il a même pas remarqué que c'était du toc. Et au petit matin, elle a escaladé par la fenêtre des WC, la fée des paillettes, parce qu'elle avait perdu la clé de la maison. Elle, chaque année elle se faisait faire un costume par la couturière, un nouveau tous les ans, et elle le mettait qu'une fois, mais tu crois qu'elle m'en aurait offert un, une seule fois. Moi qui aimais tellement aller au carnaval.

Déjà enfant, j'embêtais ma mère. Moi aussi, j'veux aller au

* MARGRET ASTOR: produits de beauté vendus en grande surface

carnaval, moi aussi j'veux me déguiser et j'arrêtais pas, alors ma mère a mis la main dans la gueule du four et m'a barbouillé le visage de suie, tiens, le voilà, ton carnaval, qu'elle m'a dit, et je me suis baladée dehors comme ça et je croyais que j'étais belle comme tout.

Et plus tard, oui, je mettais chaque année les bas résille, et chaque année, ils étaient un peu plus déchirés, et je mettais mes grandes boucles d'oreilles et j'étais un peu décolletée.

Mais moi, j'ai jamais eu besoin de me rembourrer. Un cracheur de feu m'aurait bien fait les yeux doux, au bal du TSV *; mais je me suis dit, enfant brûlée, tu vas tout de même pas prendre le cracheur de feu, lui qui est marié en plus.

Quand les Ricains sont partis, moi, je suis restée en rade.

Eux avec leurs bagnoles de Ricain, ils se baladaient là-bas.

Et la pute de Ricain se traînait par ici.

Et comme j'avais personne, alors le Herbert m'a prise. Il était veuf et malade des poumons.

Un ressort de lit peut devenir un ressort du destin.

Le sien, oui.

Mais au lit, il rebondissait plus tellement.

Mais je savais où aller.

Je l'ai soigné pendant quelques années, oui.

Il n'a pas eu une belle mort, lui.

Des fois, j'en rêvais, des cracheurs de feu.

Peut-être que j'aurais dû mettre une annonce dans le journal.

L'autre jour, j'ai lu, "Adam cherche Eve. Paradis garanti". Et la belle-mère est le serpent. Qu'elle se méfie, celle qui l'épousera. Qu'elle se méfie.

* TSV: Club des Sports.

Bal du TSV : au village, le bal le plus important du carnaval

Le Herbert, lui, n'avait plus de mère. Il aurait même pu être mon père. Ca c'était bien, de ne pas avoir eu de méchante belle-mère.

C'est qu'il parlait pas beaucoup. Des fois même pas du tout. Alors je lui disais,

Herbert, raconte-moi au moins des mensonges.

Sculpter le bois, il aimait bien. Il a fabriqué toute une maison de poupée, avec plein de petits meubles blancs. Des chaises, des lits, tout. Et moi, j'ai cousu des petits cousins. Et si on avait eu un enfant, qu'est-ce qu'il aurait été content. Je me rappelle plus, où tout ca est passé. T'aurais pu l'avoir, toi.

Tant mieux pour toi qu'elle soit morte.

Elle qui avait pas fait attention. A toi. Et lui qui était justement au Canada.

Quand t'as été chez les voisins, quand ils ont fêté le quatre-vingtième anniversaire du Hann.

Et puis les gens sont venus et ont dit que l'enfant était là-haut dans le pré. Et ta mère n'y a pas couru. Vas-y, la chercher, qu'elle m'a dit. Moi, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'y ai foncé, jusqu'en haut de la colline, et je t'ai ramenée à la maison. Et toi, tu étais complètement ailleurs et t'avais pas les yeux en face des trous. A l'anniversaire, t'avais chopé du Sechsämter * et de ces cochonneries de schnaps. Et tu saignais, tu t'étais ouvert la tête.

Et tout de suite, je t'ai fait un bain chaud et je t'ai mise au lit. Et puis, encore une fois, t'as vomi. Sur les draps propres, quelle saloperie.

Pauv' bout de chou. C'est depuis ce coup-là que t'as reçu.

Et dire que, quand t'es venue au monde, la sage-femme avait dit, celle-là, elle a une double vertèbre, ce sera une petite maline, un jour.

* Sechsämter: digestif amer, à base d'herbes.

Après, oui, ils sont allés chez un spécialiste avec toi. Comme tu parlais pas. Juste "maman". Et "bouh". Tu disais aussi "bouh". Quand t'avais faim.

Ç'a coûté un paquet d'argent. Et tout le temps, ils allaient à Nuremberg, mais ça n'a servi à rien du tout.

Elle aurait pas pu faire attention à toi?

Ça serait pas arrivé.

Mais des fois je me dis que ça t'arrange de rien dire.

Comme ça on te laisse tranquille.

Peut-être que tu pourrais bien dire quelque chose, sauf que t'as pas envie.

*

Maintenant j'ai un enfant. Un p'tit enfant. A moi.

Plus la peine de prendre la bouillote en caoutchouc dans les bras, la nuit dans le lit.

De la serrer contre le visage.

Comme un bébé.

C'est qu'on me l'avait bien dit,

si tu avortes,

t'en auras peut-être plus jamais.

Et encore,

j'étais bien contente

d'en être sortie vivante,

vu les conditions.

T'es à moi.

T'es un vrai enfant.

Tu dis rien, d'accord.

Mais sinon, tout fonctionne.

T'es pas un enfant Thalidomide *,

un de ceux-là, j'en voudrais pas.

Qui mange avec les pieds

et te fait un câlin avec ses moignons.

* Thalidomide (en all.: Contergan): médicament causant des malformations chez les nouveaux-nés (début des années 60).

Tu es une belle enfant.
On remarque pas que tu dis rien,
quand on te regarde comme ça.
Ne dis rien.
Nous, on aura une radio un jour.
Alors on écoutera le Fred Rauch * dans le noir.
Assises dans le noir. Nous deux.
Et que la lumière de la radio.
Une grande radio.
Une très grande.
Sur une table à part.
Tu verras comme c'est beau.
Avec moi tu seras mieux qu'avec l'autre.
Comme elle t'en a foutue une,
quand t'as fait un baiser sur la chemise de ton papa.
Il avait été au cimetière[†] pour la journée de commémoration +,
en uniforme, et avec une chemise propre.
Et quand il est rentré, tu lui as dit bonjour.
Et avant, t'avais mangé un flan au chocolat.
Voilà qu'il en avait plein la chemise.
Mais c'était pas elle qui la lavait, de toute façon.
C'était moi qui le faisait.
Du flan, je t'en ferai.
Chaque jour, si tu veux.
Chez le Hitler, on emmenait que ceux
qui gueulaient comme des enragés.
A Seibelsdorf, le George du Kannen,
lui, il était comme une bête,
quand on y passait,
et qu'il geulait du haut du noyer,
lui, un jour, il y était plus.
Mais le petit de la Pauline,
là-haut à Mittelberg,
personne ne lui a rien fait.

* Fred Rauch : animateur de la Radio Bavaroise, "Concert à la Carte"

† en all. : Heldengedenktag

Lui, il se tenait tranquille.
C'est toujours mieux de se tenir tranquille.

Elle fouille dans les poches de sa robe.

Il doit bien me rester un sucre. Quelque part.
Tu te rappelles, un jour quand on a été au café.
Et quand j'ai emporté une vingtaine de morceaux de sucre.
Comme les gens nous ont regardées.

Et pensé qu'on était des crève-la-faim.
Et après, on est allé voir les chevaux
et on leur a donné à manger.
J'aimerais bien te donner quelque chose à sucer.
Un berlingot.

Je me rappelle qu'un jour
j'ai eu un pendentif en ambre jaune.

Du Jacky.

L'or de la Baltique.

Avec une chaîne en or.

Lisse et brun, comme un gros bonbon.

Et ma petite soeur l'a mis dans la bouche.

Croyait que c'était du sucré.

J'ai tellement crié quand j'ai vu ça,
qu'elle a failli l'avaler, de peur.

Alors je lui ai fourré les doigts dans la bouche et je l'en ai
sorti.

Tout juste.

Mais peu de temps après, elle l'a mis en miettes.

Avec un marteau.

Parce que le voisin lui avait fait croire
qu'il y avait des vieilles mouches
enfermées dans l'ambre jaune.

Alors elle voulait voir.

Avec le marteau.
Les tarés.
Oui, j'avais pas de clé.
Ni pour la chambre, ni pour la cassette.
Ma belle p'tite cassette.
En bakélite.
Qu'on pouvait même pas fermer à clé.
C'était du Jacky aussi.
Noire avec des images collées par-dessus.
Chez vous à la maison il y avait des clés de partout. --
Je sais bien.
A cause des domestiques.

*

Je devrais me reposer un peu.
Pour reprendre des forces pour cette nuit.
Mais quand je ferme les yeux,
j'entends crier les oiseaux.
Les grillons, et ce bruissement, et le vent,
tout devient tellement bruyant.
Et cet oiseau qui se débat dans les buissons.
Une pie.
C'est ça. Une pie voleuse.
L'oiseau que personne n'aime.
Une alouette, un bouvreuil viendraient pas vers moi.
Même pas un moineau.
Il y a plus de moineaux de toute façon.
A la campagne.
Ils sont tous en ville.
Assis chez Macdonald *.
Quand j'ai été à Nuremberg,
tous les moineaux étaient
là-bas chez Macdonald *

* avec l'accent américain

fouffrés sous les tables.
Juste une pie.

La femme ferme les yeux.

L'enfant se penche en direction des feuilles d'un buisson, elle en arrache quelques unes, les met dans la bouche.

Lorsqu'elle essaie de refaire la même chose, le panier se renverse.

La femme pousse un cri, elle relève le panier avec l'enfant qui saigne du nez. La femme l'essuie avec son mouchoir. --

Buisson de merde.
Misérable.

Elle s'acharne sur les branches du buisson et essaie de le déraciner.

Elle se coupe les mains aux broussailles dures.

Elle abandonne, examine la blessure.

Regarde, maintenant on a un bobo toutes les deux.

T'es pas la seule.

Autrefois, la grand-mère,

quand elle se coupait la main avec la faucille dans les champs,

elle écartait les jambes

et pissait vite fait par-dessus.

Ça désinfecte.

Elle portait pas de culotte, de toute façon, sous les jupes longues.

C'était toujours aéré.

C'est que des fois,

j'étais assise là-dessous.

Quand on voulait m'en foutre une.

T'as pas eu de mémé, toi.
Et aujourd'hui, les mémés portent des pantalons d'homme.
Et comment un enfant, il pourrait se mettre là-dessous.
Et un jour, je t'ai lu un conte.
Marie-pluie-d'or et Marie-la-poisse. *
Et alors, la coupure s'est rouverte,
là où je m'étais coupée en épluchant les choux-raves.
Et j'ai pas remarquée.
Avec les cals que j'ai aux mains.
Et puis avec ma blessure, j'ai fait
plein d'empreintes rouges,
sur les pages.
Comme avec un tampon de patate,
j'ai imprimé mes blessures dans le livre.
Avec dorure sur tranche.
C'était un livre cher.
Qu'est-ce que j'ai ramassé alors.
Elle qui t'a jamais rien lu.
Dès l'après-midi,
elle te fourrait devant la télévision.
Après, moi aussi, je t'ai plus rien lu.
Mais raconté.
Marie-pluie-d'or et Marie-la-poisse.
J'savais par coeur.
Moi, j'étais Marie-la-poisse.
Et pourtant, il me fallait faire tout le boulot.
Et elle était la paresseuse. La Marie-pluie-d'or.
C'est dans la même semaine qu'on fête nos anniversaires.
A part qu'elle est plus jeune. Elle l'a été.
Des capricornes. Toutes les deux.
Qui s'élèvent en vieillissant.
Elle, non,
elle, elle descendra dans la terre.

* Conte de J. et W. Grimm, Dame Holle

Et même qu'elle avait fait exprès
de me piéger le jour de mon anniversaire.
Elle avait posé des rognures de papier
sous la nappe dans le salon.
Et après, elle m'a demandé
si j'avais vraiment
secoué la nappe.
Et moi, je l'avais pas secouée,
parce que le jour de mon anniversaire
je voulais finir plus tôt pour une fois.
Mais j'ai dit "oui".
Et là, elle m'a montré les rognures.
Et c'est comme ça qu'elle m'a coincée.
Le jour de mon anniversaire.
Et elle s'est fait faire son horoscope
par ordinateur,
pour avoir ses jours de chance pendant l'année.
Elle le gardait dans sa table de nuit,
je l'ai vu,
quand j'ai fait la poussière.
Et elle a fait faire une comparaison d'écriture,
d'elle et de son mari.
Mais même un aveugle aurait vu
qu'ils allaient pas ensemble.
La grand-mère disait
qu'on ne doit pas savoir l'avenir.
Elle, elle a toujours été contre ces machins d'astrologie.
Et son avenir, elle le connaissait bien.
Elle savait que chaque jour, c'est la même merde.
Une vie comme chez les fourmis.
Même les rêves lui étaient interdits.

Elle était une fourmi jusque dans la tête.
Le seul rêve
qu'elle osait faire:
pourvu que je puisse encore travailler,
que je puisse encore m'agiter un peu.
Et il y avait pas encore le loto.
Des fois qu'on aurait pu croire
qu'un matin on se réveille riche.
Mais moi, j'arrêtais pas de croire
qu'il pouvait y avoir quelque chose
de caché quelque part.
Et quand la grand-mère allait faire les commissions, elle y
allait avec le tablier.
Et quand elle revenait, alors des fois je lui tirais le ta-
blier, elle le tenait ramené sur elle, et les quelques trucs
roulaient par terre dans la cuisine. Et une fois de plus, il y
avait que du sel, du sucre et quelques allumettes.
Et le dimanche, déjà qu'on devait aller à l'église tôt le ma-
tin, et moi, je voulais descendre au dépôt de lait, au moins
une fois, avec les autres, alors on me disait, tu vas pas flem-
marder tout le dimanche, viens repriser les chaussettes.
Mais moi, j'ai une grande envie de flemmarder.
Puisque les capricornes s'élèvent.
Et toi avec moi.
Et pas que le dimanche.
En plein milieu de la semaine.
Et on jouera au loto.
Avec un abonnement.
Et si on était en Amérique,
on pourrait avoir des dédommagements.
A Tchicago par exemple, une femme s'est brûlé

le cul avec une lunette de WC chauffante.
Alors elle a reçu un demi-million. De dollars.
Alors là, je me le serais brûlé deux fois,
comme ca on aurait plus de soucis.
Oui, si on était en Amérique.
Mais on y arrivera.

*

Il commence à faire froid.
Un vrai coin à prunelier.
C'est ce qu'on disait autrefois.
Jusqu'à Pâques des fois,
il y a un tas de neige qui traîne par ici.
La moitié de l'année, on se balade avec un nez rouge.
Quand les vanniers allaient voir leur tante
à Lichtenfels,
là-bas la neige avait fondu bien plus tôt.
Bien plus tôt que chez nous.
Alors ils traversaient le Main avec un bac.
C'est ce qu'ils racontaient après, quand ils revenaient.
Avec le bac.
Traverser une rivière.
Alors je les regardais,
comme s'ils avaient été en Amérique.
Chez nous, il y avait que l'étang du village.
Et qui restait gelé longtemps.
C'est bien pour ca que je sais pas nager.
L'automne dernier, il fallait encore
que je mette cinq brouettées de terre
aux rhododendrons,
pour qu'ils aient un lit chaud
pour l'hiver.

Et comme j'ai peiné alors. Comme une bête.
Ils ont quand même crevé de froid.
Et puis elle m'a emmenée chez le Neubert *.
Là-bas, tout était tellement tropical.
Et il y avait une espèce de chute du Iagara †.
Avec de l'eau au milieu.
Et un climat agréable, quand je me suis baladée là-bas.
Dehors, il y avait des ascenseurs en verre qui y montaient.
Les coins-cadeaux pour Noël étaient déjà installés.
Tout un rayon avec des paniers, un pour les machins en métal,
et un autre pour le verre.
Puis j'ai regardé tous ces meubles.
Et je me suis acheté juste un tout p'tit ange.
Comme on en avait autrefois.
Qu'on peut accrocher à l'arbre.
A l'époque, j'avais pas encore d'enfant.
Alors Noël, ça n'a rien d'extraordinaire,
quand on est seul.
C'est juste difficile.
Je sortais quand même les anges du placard chaque année.
Il y en avait un qui avait le visage tout noir.
Comme fumé.
Il était passé trop près d'une bougie.
Mais d'arbre, j'en avais pas.

*

La femme fouille dans la terre.

Quand on a faim,
on mangerait la mer et les poissons.
On finira bien par trouver quelque chose.
Espérer sans désespérer.

* Neubert: centre commercial près de Nuremberg, situé au milieu d'un champ.

† Iagara: déformation voulue.

Un jour j'ai voulu me suicider.
Les temps difficiles passés
et les Ricains partis,
moi, j'allais mal.
Alors que tout le monde allait mieux.
Alors je me suis dit, tu vas quand même pas te pendre.
Après t'as la langue qui pendouille par devant.
Celui qui te trouvera, il sera marqué à vie.
Je voulais être belle.

Morte.

Quand ils me trouveront, je me suis dit,
je voudrais être divinement belle,
pour qu'ils regrettent que je sois morte.
Alors je me suis acheté des allumettes.
Une boîte familiale de Welthölzer. *
C'est comme ça que la femme du garde forestier s'est
empoisonnée.
Avant la guerre.
Elle a fait fondre le soufre des allumettes dans l'eau
et elle a bu tout ça.
Parce que son mari allait ailleurs chez une autre,
à la chasse.
Et un jour, elle a suivi ses traces.
Dans la neige.
Alors elle l'a su.
Et a fait ce truc, avec les allumettes.
Et alors, moi aussi, je me suis acheté des allumettes.
Et juste ce jour-là,
ma voisine s'est tuée.
Elle s'est pendue tout en haut du grenier.
Elle était très mignonne. Avec des fossettes.
Il a fallu que le docteur la détache.
Le sol en-dessous d'elle était tout rayé,
de ses chaussures.
Elle s'était pendue pas assez haut

* Welthölzer: marque très courante ("allumettes du monde")

et elle était, comme une strangulée, pendue entre le ciel et l'enfer.

Elle aurait voulu revenir peut-être.

Son mari était un de ces gaillards calmes.

Il disait pas plus que ce qu'on lui demandait.

Et il allait pas plus loin que là où on le poussait.

Lui, il allait pas voir ailleurs.

Alors, quand j'ai vu

comme le sol était rayé,

j'ai eu envie de vivre.

Et dans un saladier,

j'ai brûlé toutes les allumettes.

Peut-être qu'aujourd'hui elles seraient même plus toxiques.

Et alors, je me suis dit :

c'est comme si elle était morte pour moi.

Maintenant je ne veux plus que vivre.

Et les autres meurent pour moi.

*

Un jour j'étais partie en voyage.

En Autriche. Au Tyrol.

La plupart du temps, il pleuvait.

Et il brouillissait. Le brouillard était tout rose.

J'avais jamais rien vu de pareil.

Puis ils ont annoncé à la radio

qu'une usine de cierges magiques avait sauté.

Peut-être pour ça.

Mais à la radio, ils ont dit, que cette histoire d'usine, que c'était pas dangereux. Pour les gens.

La chimie, quoi.

J'aurais bien aimé aller en haut des grandes montagnes.

A pied. Pas en télécabine.

Mais il fallait rester dans le car, la plupart du temps.

A cause des vieux, et de la pluie.

Etre en haut d'une montagne et dévaler la pente.
Ecarter les bras et presque voler.
C'est ce que j'aurais voulu faire.
Des fois, je rêve que je suis en haut d'une maison,
avec une verrière en couleur, et que je m'envole.
Le plus beau alors, c'était l'animation à la radio
pendant le voyage.

Ils ont une sorte de service pour les auditeurs
à la radio autrichienne.

Où on peut téléphoner,
quand on a besoin de quelque chose,
et si un autre auditeur en a de trop,
il te l'offre.

Comme cette vieille dame qui a dit merci,
parce qu'on lui avait offert un réveil.

C'était un radio-réveil⁻⁻⁻
avec un tas de boutons.

Tout un boutonnage qu'elle arrêta pas de dire.

Où il faut appuyer et tâtonner.

Mais elle a dit merci

et peut-être qu'elle a su dénicher comment ça marchait.

C'est toujours comme ça, avec ce genre de cadeaux.

Mais c'est quand même beau

que, pour une fois, les auditeurs s'entendent entre eux.

Après, je suis plus jamais partie en voyage.

Une fois à la maison,

je pense que tout est mieux ailleurs.

Et puis, je m'y plais plus du tout.

Puis je pense Amérique.

Tchicago. Jacky.

Ici, la vie est une fiente de poule gelée.

Mais maintenant nous partons pour le monde,

et même si nous devons nous accrocher à la queue du diable.

La sirène d'une usine.

Si près.

C'est peut-être la scierie de Sulzbach.

Midi.

Autrefois, on pouvait marcher longtemps à travers la forêt,
avant d'arriver au prochain patelin.

Les villages enflent comme des petits pains aux raisins.

Et presque chaque village aura bientôt son centre industriel.

Et quand ils en ont pas,

il y a au moins le panneau.

Et puis ils construisent une usine,

pour du savon bon marché,

qu'ils envoient là-bas, chez les pauv' Nègres.

Et tous, ils agrandissent,

et rajoutent des étages

que les villages poussent pas qu'en largeur.

Ils poussent aussi en hauteur.

Et quand on regarde de l'autre côté, à Heinersdorf,

là-bas aussi, rien n'est comme avant.

Et c'était comme dans un bocal de conserves

couvert de poussière

qu'on aurait oublié dans la cave.

Mais dans ces vieilles maisons,

il y a des téléviseurs maintenant,

et les gens regardent la publicité.

Et quand ils viennent voir leur famille ici,

ils veulent emporter autant qu'ils peuvent.

Qu'on dirait une bande de hamsters.

Et surtout pas de café bon marché.

Ils ne prennent que "Beste Bohne" *.

Pour eux, la publicité c'est comme la bible.

Autrefois, là-bas, il y avait les riches.

* Beste Bohne: ("Meilleur Grain") de "Tchibo"

Les petites maisons de ce côté-ci sont toutes
construites avec des champignons et des baies.

Qu'ils vendaient à Sonneberg.

Et ils travaillaient avec des drêges,
ce qui était interdit.

Un jour, on a voulu baptiser une rue comme ça,
Sonneberger Strasse, mais les gens n'ont pas voulu.

Ils veulent pas s'en souvenir.

De la pauvreté.

Armillières de miel et airelles rouges,

ils les ont amenés à Sonneberg

par wagons avec le Bockerla *.

Les dernières airelles sont les meilleures,

il faut les ramasser, quand c'est presque l'Avent.

J'ai chaud.

Chaud.

A m'en arracher les vêtements.

Elle déboutonne sa robe.

Des fois, ça peut monter à la tête.

J'en connais quelques-unes qui se sont retrouvés à l'hôpital
psychiatrique.

Avec les enfants, c'est fini.

Avec les hommes. Non. Toujours pas.

Comme c'est bizarre,

quand, dans la nuit, il s'assoit tout près du coeur.

Ou dans le ventre.

Quand il joue avec tes pensées.

Quand il te laisse pas dormir, toute la nuit.

Et qu'après, le jour, il faut travailler jusque tard dans la
nuit.

Et des fois je voudrais pas m'arrêter de travailler,
et tomber de fatigue.

* Bockerla: petit train régional au Nord de la Franconie

Et m'endormir tout de suite, enfin.
Mais c'est comme une rage.
Du mystère.
Où personne devine
avec qui je suis
quand je ferme les yeux.
Sous la couverture, je mets la main à ma chair.
En Amérique,
quand leur peau devient trop lâche,
et qu'elle pendouille,
ils se la font serrer.
On leur tire la peau jusqu'aux oreilles.
Après ils sont tendus, comme une peau de tambour.
Comme le tambour du Jacky.
Quand tu leur tapes sur la joue,
ça fait comme des congas.
C'est difficile de rire. Après.
D'ailleurs, je ris pas.
Je me le ferais faire aussi,
si j'avais l'argent.
Mais pour qui.
Lui, il est mort.
Ton papa est mort.
Un jour, il a dit,
"attends, je descends l'escalier devant toi."
Dans sa voix, il y avait une sorte de timbre profond.
"Allume la lumière", qu'il a dit,
"je te montre quelque chose que t'as pas encore vu".
Alors il a ri et montré sa tête du doigt.
Il commençait à perdre les cheveux. Derrière.
Mais jamais il m'aurait touchée.
C'était un homme délicat.
Trop délicat pour l'autre.

Et moi, j'étais que la bonne.
Et des fois, j'suis allée avec le gros Alfred.
Derrière le club des tireurs.
L'herbe devenait bleue
là où il marchait.
Le Alfred se couchait en-dessous
pour pouvoir regarder les étoiles.
Oui, lui, il comptait les étoiles
parce que son ventre était si gros.
Et moi, je fermais les yeux.
Et pensais à lui.
Et alors c'était beau.
Jusqu'à ce que le Alfred dise quelque chose.
N'importe quelle chose.
Alors sa voix crissait dans mes oreilles,
comme quand on verse de la graisse chaude dans l'évier.

*

Regarde, regarde, une souris.
Une p'tite souris.
Une souris des champs.
La souris des villes et la souris des champs.
C'était mon premier film.
A l'école.
Moi, les souris, je les connaissais.
J'ai grandi avec elles.
A ton âge, chaque matin, je les sortais
des souricières pour les balancer sur le fumier.
Chez vous, ça n'existait pas.
Toi, tu connais que les grosses bêtes du jardin zoologique.
Si, une fois, tu te rappelles,
il y avait une souris
planquée dans la petite maison des oiseaux.

Eile a tout bouffé.
Toute la pâture.
Ce qu'il y avait pour les p'tites mésanges.
Tu te rappelles,
t'étais dans mes bras,
et puis on a balancé des pommes gelées sur la souris.
C'était une sorte d'armoire à glace encombrant, le Alfred.
Un playboy au bide ballonné.
Il voulait me baigner dans du mousseux,
parce qu'il avait entendu ça dans un film.
Et avec ça, il était trop radin pour acheter un Piccolo * .
Alors, il m'a aspergée avec de l'eau minérale.
Toute une bouteille.
Une toute glacée.
Mais quand je fourrais mon nez
dans son col, par derrière.
Dans sa nuque.
Cette chaleur qui s'en dégageait.
C'est humain, tout de même.
Est-ce que j'aurais avalé la vie
avec la première bouchée?
Une bouchée de bacon.
Américain.
Au Japon, ils servent des poissons vivants,
qui sont déjà à moitié découpés.
Oui, pas complètement dépecés.
Le poisson arrive sur la table
et frétille encore,
et observe sa propre dégustation.
Mais il faut pas toujours
tout prendre à coeur.
Mieux vaut être seule
et son propre maître

* Piccolo: petite bouteille de mousseux

que d'être mariée avec une espèce de tête de cochon.
C'est ce qui aurait bien pu m'arriver.

Le Lauterbach d'à côté.

Imagine à quoi il jouait tous les samedis.

Il s'achetait un poulet rôti.

Et le "Bild" *.

Et se mettait dans sa voiture.

Et mangeait le poulet et lisait le journal.

Et sa femme devait laver la voiture.

Cette tête de con.

Et avec ça, c'était un gaillard imposant.

Pas invalide.

Mais avec un grain.

Y en a plein de ce calibre.

C'est quand même très bien, comme c'est maintenant.

Un jour, j'ai vu un film à la télévision

où ils disaient:

Le désert est le baptême de la solitude.

Alors, je me suis dit,

moi aussi, je suis une souris du désert.

Ou une pierre.

Sur laquelle un jour on a marché.

Et d'où on a fait jaillir des étincelles.

Mais maintenant, j'ai un enfant.

Et j'ai pas eu besoin d'un accouchement.

Et j'ai pas chopé d'embolie.

Et pas de déchirure du périnée.

On t'avais pas mesurée.

A l'époque.

Ta tête était très grosse.

Mais sinon.

T'étais un de ces nouveaux-nés tout à fait normal.

Ton père aussi se payait une grosse tête.

* Bild: Journal à scandales

A moi, on me disait tout le temps:
Toi, avec ta petite tête de lézard.
Il peut pas y avoir grand'chose dedans.
S'il y a des mères porteuses,
faut bien qu'il y ait aussi des enfants à emporter.
Hein.
T'as quand même de la chance avec moi.
C'est que c'est pas une bonne contrée pour les enfants.
Il y a toujours eu des mères dénaturées par ici.

La châtelaine de la Plassenburg *.
Elle a tué ses deux enfants.
A cause d'un homme.
Et celle de la Mandelburg aussi.
Et c'est pour ça qu'elles déambulent en dames blanches.
Jusqu'à aujourd'hui.
J'ai entendu à la radio,
que le gardien de la Plassenburg
l'avait revue.
Il y a quelques années à peine.
Et la Becka,
elle, elle a passé la frontière en fraude
et a laissé son enfant de l'autre côté.
Et sa mère.
Elles y seraient pas arrivées.
Ça c'est sûr.
Mais à quarante ans, la Becka est morte de leucémie.

La femme se masse le dos.
J'sais bien que c'est dur,
d'être en fuite avec un enfant.
Comme ces sangles me coupent la chair.
T'es quand même lourde.

* Burg: château

Mais nous resterons ensemble.
On y arrivera bien.
Ici, c'est pas miné.

*

La femme s'accroupit derrière un buisson.

Toi aussi, t'as envie?
Faut pas que tu laisses couler dans le panier.

*On entend un bruit de papier qu'on déchire. La femme se relève,
un bout de journal dans la main.*

J'ai la tête qui tourne.
Il faut qu'on trouve quelque chose à se mettre sous la dent.
Il y a un journal dans le buisson.
Qui sait combien de temps
et d'ou le vent l'a emporté.
Il y a les étoiles qui se mettent à danser
quand je me baisse.
Chaque matin, la vieille Leopold
versait son pot de chambre par la fenêtre.
Des fois, je l'aurais presque reçu sur la tête.
En hiver, il y avait toujours une plaque de verglas,
toute jaune.

Un jour, le curé catholique
y est tombé du vélo.
De dieu.
Il s'est fait une entorse au bras.
S'il avait su
qu'un pot de chambre protestant
était à l'origine de ce verglas

Ça aurait donné.

Autrefois, c'était pas pareil.

Aujourd'hui, le curé porte même une boucle d'oreille.

Je me suis dit, j'en crois pas mes yeux.

Au mariage du jardinier, je l'ai vu.

Comme l'église était joliment décorée,

ça se sent tout de suite,

quand un jardinier se marie.

Mais le curé porte ça

parce qu'il est grand fumeur.

Tout de suite après la messe,

il s'en est grillé une.

C'est que c'est un de ces machins de boucle d'acupuncture.

Pour moi, ils peuvent aussi

s'en mettre dans le nez.

Si ça peut servir à quelque chose.

Autrefois, c'était même interdit

d'aller au bal à Zeyern.

Et on était maudit,

quand on se mariait avec un protestant.

Et qu'on était catholique.

Et vice versa.

Heinersdorf était protestant

et tout autour c'était catholique.

Pour eux, aucune chance d'en sortir.

Leur foi les a emmurés.

Et avec tout cet inceste, ils sont

devenus des gens tout petits.

Les filles auraient bien voulu

se marier avec un homme grand.

Un grand protestant.

Mais eux, ils n'en voulaient pas

de ces femmes pymées*.

Oui, c'était pas facile, à l'époque,

* pymées: déformation voulue

quand tout le monde était tellement chrétien.

Nous, un jour, on a eu un nouveau coq.

Lui, il avait la vie difficile,

parce que les poules arrêtaient pas de le martyriser.

De l'assener à coups de bec.

Alors le voisin a dit,

elles ne l'aiment pas,

parce que c'est un catholique.

Un coq catholique.

Il vient de là-bas, de Zeyern.

Il faut que vous achetiez vos coqs à Unterrodach.

Quelle bêtise.

La femme revient de derrière le buisson et regarde le bout de journal.

Etat au N-E de l'Afrique

J'ai jamais gaspillé mon temps avec ça.

Prélever du liquide -

Quelle connerie.

Prendre son souffle - respirer.

Ben oui, quand on trouve,

on est tout de même content.

Précipitations gelées - grêle.

Occasion ratée -

Il y a des gens

qui inventent ces conneries.

Prélever du liquide -

mais on leur donne au moins

de l'argent.

Mais les autres sont doublement cons,

ceux qui achètent ces cahiers

qui leur bouffent le temps.

*La femme déchire le papier en morceau de plus en plus petits
qui s'envoient pour se poser dans les sillons.*

L'année prochaine
des arbres à énigme
y pousseront.
Alors on
reviendra
si on est pas en Amérique,
pour voir leurs p'tites feuilles quadrillées.

*

Là-bas, le brouillard monte du fond de la vallée.
Quand il brouillasse, c'est que les lièvres
font cuire leurs gâteaux de fête,
comme disait la grand-mère.
Ils ont de la chance, hein.
Il doit bien y avoir quelques patates quelque part.
Mais c'est pas possible.

La femme creuse la terre avec ses mains.
Au moins quelques moitiés.
Elle, elle voulait bouffer et rester svelte.
Elle voulait toujours tout.
Alors elle recrachait ce qu'elle avait mangé.
C'est qu'un jour, je l'ai chopée dans la salle de bain.
Alors qu'elle avait oublié
de tourner la clé.
Et du fait qu'elle voulait dégueuler,
ses veines ont éclaté,
dans les yeux.
Alors elle ressemblait
à un diable rouge.

Des journées entières.

Je me rappelle

que j'avais cuisiné des lentilles,
parce que c'était le jour de l'An.

Lui, il y tenait,

à ce qu'on y cuisine des lentilles,
pour que, pendant l'année,

on soit pas à court d'argent.

Et elle qui faisait la moue,

quand il y avait

des repas aussi simples.

J'avais fait joliment macérer les lentilles,

pendant la nuit,

et puis j'ai coupé une pomme de terre crue dedans,

pour que ça soit bien lié,

et une carotte, du vinaigre,

et un cube de consommé de tête de boeuf.

A la fin, j'y ai rajouté des saucisses de Vienne.

Et puis les lentilles ont flotté

dans la cuvette des WC.

Ç'a mis pas mal de temps
jusqu'à ce qu'elles coulent.

Si quelqu'un m'avait dit

aux temps difficiles

qu'un jour, il y aurait

tellement à manger

qu'on irait le recracher,

je lui en aurais allongé une,
pour cruauté mentale.

Je ne l'ai jamais oublié,
le ventre vide,

et je l'ai toujours rempli,
avec ce qu'il y avait.

Des fois, quand elle partait en voyage,
je me mangeais mes quatre croquettes.

Et du civet de lièvre.

Elle n'aimait pas ça, de toute façon.

Quand elles étaient joliment levées,

j'aurais pu en manger dix.

Quand j'en avais mangé trois,

je me freinais

et je me disais, j'en mangerais bien encore une moitié.

Et puis il en restait une autre, comme ça, à moitié,

bon, je me disais,

une moitié, je peux pas la laisser comme ça.

Si seulement on en avait maintenant, du civet de lièvre,

ou juste du pain,

ou de ces poissons en boîte,

dont tu collais

toujours les arêtes sous la table.

Il faudrait avoir une table magique *,

sinon ce sera "âne à genoux".

Et les ânes, ce sera nous.

Mais il doit bien y avoir quelques patates quelque part.

La femme creuse dans la terre.

Quand j'étais petite,

fallait que je ramasse les patates chez les gros paysans.

Alors des fois, je disais,

j'ai tellement mal aux reins,

* Conte de J. et W. Grimm, *Petite-table-soit-misè*....

j'arrive plus à me baisser.

Toi, avec tes petits reins, qu'ils disaient.

Elle n'en a pas encore.

Des reins.

Moi, je préférerais

ramasser les grandes,

comme ça la corbeille se remplissait plus vite.

Espèce de glandeuse, qu'ils disaient,

prends les petites aussi.

C'était des champs caillouteux.

Quand il faisait chaud

et que le soleil brûlait,

il y en avait pas beaucoup.

Sauf le Boehm, il en avait toujours beaucoup,

parce qu'il avait beaucoup de champs.

Et beaucoup de variétés différentes.

Des rouges.

Et des lilas.

Et plus tard, il avait une machine

avec laquelle ils les sortaient, les patates.

Mais souvent, ça les enterrait plutôt.

Et il fallait que la grand-mère

lave et raccommode les sacs de patates chez le Boehm.

Souvent, ils étaient rongés par les souris.

Après, les sacs étaient étendus sur les clôtures du jardin.

Comme une armée,

comme les renards des sables du Rommel.

Si d'un coup je trouvais

un de ces nids plein de patates,

qu'ils auraient oublié,

qui nous aurait attendu, que nous,

qu'est-ce que t'en dirais, hum?

Ben oui, tu dis rien.

Ça fait rien.

Comme j'ai encore rien trouvé, moi.

Justement, à chacun sa tare.

Ton cousin, le Wolfgang,

il dort toujours avec son nounours.

Son vieux nounours.

Lui qui doit aller au régiment maintenant.

C'est que sa mère lui fait tout.

Elle lui épluche les oranges.

Et lui enlève même les petites peaux.

Lui, il a été à Kutzenberg.

A l'âge d'un an.

Comme son père avait la tuberculose,

alors il l'a eue, lui aussi.

Ton papa n'a jamais été malade

et devait mourir d'une appendicite.

Ce géant,

d'une appendicite.

Il était grand et fort,

mais tout doux.

Un jour, je m'étais coincé

mon chemisier dans la fermeture éclair

et j'arrivais plus du tout à la bouger.

Mon doigt commençait à devenir tout bleu,

et qu'est-ce que je transpirais.

Moi qui mets jamais de pantalons d'habitude,

ou très rarement.

Et voilà, j'arrivais plus à l'enlever.

Je m'étais dit,
mets-toi donc un pantalon
pour laver par terre,
puisque t'es à genoux sur le sol froid.
C'était un de ces janviers glaciales.
Et il fallait que j'aille aux WC et
j'arrivais plus à l'enlever, ce pantalon.
Alors il m'a vue
comme j'y tirailiais dans tous les sens.
Alors il a dit,
"ce n'est rien du tout",
et il est allé chercher
des tenailles dans sa boîte à outils.
Je me suis dit, attention,
maintenant il va te déchirer tout ton pantalon.
Mais il a glissé
une main à l'intérieur,
du côté intérieur de la fermeture éclair.
Alors j'ai vite rentré mon ventre.
Et avec les tenailles il a,
il a pris le zip
et d'un seul coup,
c'était ouvert.
Mais à ce moment-là,
par tous les diables,
un gling-gling,
et voilà-t-y pas, ses bracelets.
Comme un arbre de Noël sur jambes
qu'elle se baladait tout le temps.
Cinq chaînes, les unes par-dessus les autres.
"Mais que se passe-t-il ?"
Cui, cui.
"Un accouchement au forceps",
qu'il dit en rigolant et montre ses tenailles.

Et moi comme une conne,
je reste plantée là,
bouche bée.
Un accouchement au forceps.
Elle devait l'avoir flairé
qu'à chaque fois elle se pointait.
A chaque fois.

La femme regarde longuement l'enfant.

L'accouchement au forceps a de la chance
de s'en être sorti sans bec-de-lièvre.
Moi ils m'ont prise avec le forceps.
Un accouchement au forceps.
J'm'étais retournée dans le ventre.
Elle, elle a voulu venir au monde avec le cul en premier.
Elle, elle fait tout avec le cul.
C'est ce qu'on voulait me mettre sur le dos.

Même ça.

Pourtant, j'étais pour rien.

La mère était tombée, dans les champs,
et voilà.

Et encore heureux pour moi,
avec un bec-de-lièvre,
j'aurais même pas décroché un Ricain.
Avec un bec-de-lièvre
j'aurais pu tout de suite
me jeter à l'eau.

Comme cadavre
ou comme crapaud.
Quand on voit deux grenouilles
qui sont en train de ...
il faut les épingler avec une aiguille
et piquer après
l'aiguille

dans la veste du gaillard
qu'on veut avoir.

Sans être remarquée.

Ça j'aurais bien pu le faire,
sans qu'il le remarque.

Quand, une fois de plus,
elle était allée à Munich,
il se traînait

comme si les poules

lui avait bouffé tout son pain.

Quand, pendant ces trois jours,

il se baladait avec des cornes au front.

Alors je lui ai mis les couverts
avec les manches en bois de cerf
sur la table.

Exprès.

Ceux que je prends jamais, d'habitude,
parce qu'on peut pas les mettre dans le lave-vaisselle,
et que la crasse s'y incruste.

Mais il a même pas vu

parce qu'il s'est mis au lit tout de suite.

Il s'est offert une bonne grippe
et il a recommencé à être happy,
quand sa dame est revenue.

J'aurais peut-être dû essayer
de le suivre un jour. Ce jour-là.

Mais c'était un homme délicat,
avec une belle moustache.

S'il s'était fait raser,

pour un pari par exemple,

il aurait pas été aussi beau.

Il avait les lèvres un peu fines.

Mais je l'ai pas suivi,

dans la chambre à coucher.

Je sentais bien

qu'il le sentait.

On se tournait autour.

Comme des figurines de baromètre,

clouées face à face.

Un homme délicat.

Mais il aurait bien pu

te ravager.

Te mettre en pièces.

Le Axel.

Cette odeur d'aisselle.

Je l'avais tout le temps dans le nez.

Et j'ai tout avalé.

Il faut considérer ça comme une écharde

et laisser suppurer,

même si ce qui est enflammé

fait diablement mal.

Dans une autre vie,

peut-être.

Quelle connerie.

Pour lui, c'est fini.

Mais maintenant, elle va être enterrée auprès de lui.

Pourrir à côté de lui,

ou sur lui.

Il doit pas y avoir beaucoup de place dans une tombe.

Mais j'ai cette enfant de lui.

Maintenant.

Notre enfant.

Qui restera,

comme avenir.

Hein, ma petite fille esquimau,

je t'ai sauvée.

Oui, les filles esquimaux, on les bat à mort,

si personne ne les protège.

Et seuls les garçons survivent,
chez les esquimaux.
Je m'appelle Kern, le noyau,
un nom qui parle.
Je suis le noyau,
mais tout passe à côté du noyau.
La poupée d'un jeu de massacre,
c'est ce que je suis,
qui devrait sauter à travers les cerceaux,
mais j'arrive pas à sauter,
des varices,
de l'eau dans les jambes.
Quand j'étais petite
Je voulais aller à la fête des tireurs.
Je ronchonnais
jusqu'à ce que ma mère vienne avec moi.
Il y avait un stand
avec un guignol
sur un ressort
qui sautait de haut en bas.
Et je voulais absolument y entrer.
Et dedans, il y avait que des miroirs,
et j'étais petite et grosse,
et ensuite j'avais un visage de cheval.
Et alors je me suis mise dans un coin
et j'avais honte.
"Hop, vas-y", que la mère gueulait,
"maintenant qu'on a payé l'entrée."
Et après, il y avait de plus en plus de monde
qui voulait y passer.
Mais de partout, ces miroirs.
Alors j'ai tellement chialé
qu'au moins je me voyais plus,
à travers les larmes.

Si tard j'ai encore eu un enfant,
à mon âge.
P'tit enfant, mon enfant,
je t'ai depuis que tu es petite, de toute façon,
mais t'étais pas à moi.
Maintenant t'es à moi.
Un jour, ils étaient partis,
et je devais te surveiller,
et d'un coup je suis tombée malade,
et toi, tu criais,
tu faisais tes dents.
Et moi, j'arrivais pas à me lever,
j'arrivais tout juste à mettre la main dans le landau
et te prendre à côté de moi,
et je t'ai dit,
je suis faible,
j'arrive même pas à te faire une infusion, rien.
Et tu m'a regardée
de tes yeux bieu ciel
et tout d'un coup, tu t'es calmée,
parce que tu m'avais comprise.

*

Elle sort un vers de la terre et le tient en l'air.

Jusqu'ici j'ai trouvé que des vers de terre.
C'est qu'ils sont bien utiles.
Ils ameublissent la terre
et bouffent les morts.
Si on était des poules,
on les boufferait.
Depuis longtemps déjà je voulais fouiller dans la terre,
à en avoir les ongles tellement crasseux,
qu'ils se décollent.

Le sang des journalistes remonte à la surface,
moi qui voulais plus jamais
me baisser dans un champ.
Les aïeux en moi,
ils se baissent tous
et me pressent sur le sol.
Maintenant j'ai tellement creusé,
creusé,
pour leur tombe creusé.

La femme se tait un moment.

Personne n'est irremplaçable.
Un sac d'aspirateur.
C'est ce que la vie nous apprend.
Remplaçable comme un sac d'aspirateur.
Tout le monde.
Pas que les petites gens.
Quand le Lemke * est mort,
ils ont dit,
qu'il y aura plus jamais "Que suis-je ?",
à la télévision,
et maintenant on parle de
"délai de décence".
Après un délai de décence,
la décence est délaissée.
Alors que les uns
cherchent à saisir les pommes les plus hautes,
l'autre se baisse pour les myrtilles.
Là-bas derrière, derrière la "Colline des oiseaux",
j'allais toujours les ramasser.
Les myrtilles.
En été.
En hiver,

* Robert Lemke: animateur de télé (ringard), émission: "Was bin ich?"

j'y faisais de la luge.
Avec la luge à cornes.
Et après, elle était cassée.
Mise en morceaux.
J'avais foncé sur des taupinières gelées.
Plus de luge
en hiver.
J'aurais pas pu m'imaginer
une plus grosse merde.
Autrefois.

Le bras était cassé,
ce qui me gênait pas.
Et de ces baffes
que j'ai ramassées en plus,
jusqu'à ce que je saigne du nez,
parce que le docteur devait venir,
et que ça coûtait de l'argent.
Et quand il est venu,
il a balancé
le fromage blanc à travers la cuisine,
avec lequel on m'avait empaqueté le bras.
Maintenant ils appellent ça
physiothérapie.
Et la Marie du Boehm,
elle avait même
laissé s'asseoir
les enfants des réfugiés de l'Est
sur sa luge. Autrefois.
Mais pas moi.
Pas moi.

La femme tend les muscles de son dos.

Complètement tendue, la vieille.
J'étais tout le temps courbée, en quelque sorte.
Machinalement.
Sans même le vouloir.
Alors l'instituteur Kurl m'a dit,
tu as pourtant poussé droite et svelte,
droite et svelte comme un sapin,
il faut que tu te tiennes droite sur ton banc,
pas si écrasée.

Lui, je l'aimais bien, le Kurl.
Alors je me suis mordue la langue pour pas dire
que, logiquement, un sapin avait sa place dans la forêt,
mais pas dans une salle de classe.

Il avait
une grosse barbe blanche,
comme Rübezahl. *
Et il s'est posé devant,
face à la classe,
et il a chanté franchement
à plein poumons.

Elle chante.

(Deux anges sont entrés,) +
(personne ne les a vus.)
(Ils vont à l'arbre de Noël et prient...),
(et s'en retournent pour s'en aller.)
Des chansons aussi belles,
nous, on connaissait pas.
Il était déjà à la retraite, le Kurl,
mais il avait repris la classe.
Parce que l'instituteur Pfeuffer devait partir à la guerre.
Et avant de partir à la guerre,
il m'a tellement frappée

* Rübezahl: personnage mythique, esprit des montagnes silésiennes

+ Chant de Noël

dans mes petites mains avec sa canne de jonc,
dans mes mains douces et tendres,
qu'elles ont enflé comme de la pâte à brioche,
et je pouvais plus rien toucher
et plus rien écrire.
Moi qui étais vraiment pour rien.
C'est qu'on avait reçu de nouveaux bancs,
de nouveaux bancs d'école,
et la Hermine du Gunden
avait tripoté les encriers
par en-dessous avec son porte-plume,
et l'encre a coulé par-dessus le banc.
Et c'est moi qui les ai recus,
les coups,
parce que j'étais la fille de journaliers,
et la Hermine la fille de gros paysans.
Et c'est pour ça qu'il devait partir à la guerre,
l'instituteur Pfeuffer,
et un coup de feu lui a crevé l'oeil.
Son petit oeil de cochon tendre.
Puisqu'avant la guerre
il était déjà aveugle du côté droit.

*

Tu as une patience angélique
avec moi.
Moi qui fais que parler,
et toi, tu peux rien dire,
p'tit ange.
Mais il faut que je parle,
sinon je m'endors.
Parler.
Pour faire partir.
Les esprits.

Eux, ils te prennent pas en otage.
Ils te bouffent tout cru.

La femme regarde le ciel qui s'obscurcit de plus en plus.

Le ciel n'est plus qu'une ombre.
S'envoler, c'est ce qu'il faudrait faire.
Quand des fois, je voyais un avion,
dans un ciel tout noir,
et qu'il était illuminé par un soleil
qu'on pouvait pas voir d'en-bas,
et qui lui faisait des ailes embrasées,
à cet avion.
Alors je me disais,
celui-là, il pourrait s'écraser.
Il est prédestiné.
A ça. Pour ça.
J'suis fatiguée.
J'vais pas faire dormir mes yeux.
Quand je les ferme
il y a quelque chose qui me remue.
Autrefois, il y avait des esprits,
de partout.
J'connais même un lieu avec une stèle,
où c'était très étrange.
Aujourd'hui, ça n'existe plus.
A part dans les films.
Quand je vois la Romy,
elle qui est morte.
Elle apparaît à la télévision.
C'est ça, les apparitions de nos jours.
Plus de mystère, plus de frisson.
J'ai l'impression que tout flotte.
Tout flou.

Hypoglycémie.

Un jour, j'ai vu clair.

D'un coup, très distinctement,

j'ai tout vu

comme jamais

et c'était beau,

tout:

ce verre de vin

à travers lequel luisait la lampe

faisant une tache de lumière claire

sur le bois.

Qui tremblait.

Pas de peur,

mais de joie.

Et la sauce tomate,

que j'avais gardée trop longtemps,

et qui était recouverte d'une moisissure,

comme un oeil.

Rond comme un pfennig,

gris, et de plus en plus clair,

et un anneau noir à l'intérieur.

Et les ciseaux,

avec les petites taches de rouilles dessus.

Moi, j'ai jamais eu le temps de regarder.

Et quand j'avais le temps,

j'avais vu tout ça tellement souvent

que je ne voyais plus rien.

Et quand j'ai pris les ciseaux,

c'était tout simple,

même pas par colère.

Certainement pas.

Et même pas prémédité.

J'ai su,

qu'il fallait que ce soit comme ça.

Juste à l'intérieur,

j'ai blêmi.
Mais ça, je l'ai senti
bien plus tard.
Quand sa tête
a cogné les dalles.

*

Au loin des rumeurs.

Soif.
Soif.
Soif.
Toute une baignoire de coca
que je pourrais vider maintenant.
Pas d'eau.
Que dans les jambes.
Le ciel
rayé noir et bleu.
Mon ciel d'automne.
Mon étoile d'hiver
se lève.
Le ciel est toujours pareil,
et nous, on est toujours
autre, autrement.
C'est ce que je me disais.
Mais les étoiles meurent aussi.
Ça, si je l'avais su avant,
personne ne m'aurait fait croire des choses.
J'aimerais coucher ma tête sur un coussin blanc.
S'il y avait une maison
avec une lumière,
j'irais droit dessus.

La femme se couche sur la terre.

Peut-être que je dirais
que je viens de là-bas,
du no man's land,
des chances que personne ne me connaisse.
Ça grouille de partout,
mais je resterai couchée, ici dans le sillon,
jusqu'à ce que le ventre se creuse,
et que dans le nombril
s'accumule l'eau de la pluie,
et qu'il devienne abreuvoir
pour les bêtes,
et que les oiseaux viennent s'y poser.
Et quand je serai ratatinée comme un balluchon,
une cigogne me saisira
et m'emportera là-bas,
où elle m'avait prise,
au grand étang des grenouilles.

De loin, on entend des chiens aboyer.

Des chiens.
Ils ont du nez, eux,
ils flairent à grande distance.
Ou des chevreuils,
eux aussi aboient comme ça, enrouée.
Ils sont en rut,
c'est bien la période.

Les aboiements se rapprochent. La femme se lève.

Mais ils vont tout de même pas... avec les chiens...
Maintenant en automne,
maintenant ils récoltent le lièvre.

Ceux qu'on a pas encore écrasés,
vont maintenant aller au paradis des lièvres,
au congélateur.

Et les faisans,
ils les posent en pleine nature,
juste pour avoir des cibles.

doucement

(En avril, le coq de bruyère est en rut.) *

(ça, c'est bien sa période,)

(nous les chasseurs, nous avons de la chance,)

(nous sommes en rut quand ça nous plaît.)

L'enfant pleure fort.

Arrête de chialer, ils finiront par nous trouver.

L'enfant pleure encore plus fort.

Regarde, les grandes dents-de-lion,
les elfes y sont assis, regarde,
avec des petites robes dorées,
et quand je les pousse du pied,
pour qu'ils se balancent,
écoute, comme ils ricanent.

L'enfant n'arrête pas de chialer.

Les rumeurs de chasse se rapprochent de plus en plus.

Tu te rappelles, quand t'as fait tes dents
et que je t'ai prise à côté de moi,
et que t'as arrêté de chialer.

La femme met son bras autour de l'enfant.

Celle-ci pleure encore plus.

* Proverbe / comptine de chasseur

Tu devrais quand même te rappeler!
T'as fait exprès d'oublier.

Très près, les chiens.

Arrête.

Arrête.

Arrête.

Ils finiront par nous trouver.

Ils approchent.

Au pas de danse.

Ils vont nous en mettre une sur la courge.

Pourquoi est-ce qu'il y a pas de porte, nulle part,
qu'on pourrait fermer derrière nous.

La vie est un terrier de blaireau,
avec plein d'entrées

et tout d'un coup, il y a pas de sortie.

Tu m'as ensorcelée.

Et j'ai cru

que tu étais ma vie.

Tu es ma mort, toi.

Avec son regard de vache, elle m'a fait un clin d'oeil,
la pauv'p'tite bête,

et je me suis dit,

que je devrais lui accorder mon pardon.

Et je me suis dit,

que ton père était le lien
qui nous attachait l'une à l'autre.

Et je me suis dit, que ta mère était le trou,

à travers lequel nous deux

nous glisserons vers la liberté,

quand je l'aurai creusé de mes dents.

Tu me précipites à ma perte,
comme ta mère s'est précipitée sur les ciseaux.
Ne me regarde pas comme ça, pétrifié.
Qu'une tempête de poussière te recouvre,
jusqu'au-dessus des oreilles,
pour que je sois plus obligée
de voir tes yeux de vache.
Les enfants sont un châtiment de Dieu,
ils l'ont toujours été,
dans ma smala,
et depuis toujours.
Et les femmes se baladent,
année après année,
pleines comme un four,
et cuisent l'enfant dans leur ventre
que le vieux leur a bourré dedans.
Lui, il fait le feu,
et elles, elles doivent supporter la fumée noire,
qui leur sort par les trous de nez,
et leur pique les yeux.
Mais même le vieux n'en pouvait plus.
Douze enfants,
et elles, elles vivaient comme des tam-tams,
alors que le vieux donnait qu'un petit coup de tambour,
et les voilà qui gonflaient de nouveau,
et finie la musique pour longtemps.
Et parfois, il y avait même des jumeaux,
et sous le toit, les enfants grandissaient,
alors qu'ils auraient dû rétrécir,
pour laisser un peu de place à un autre.
Et le matin, ils se réveillent
et soufflent sur leurs visages pour enlever la neige,
parce qu'il n'y a que des tuiles qui les recouvrent.
Et ils espèrent qu'un petit meure de froid,
pour qu'il y ait plus de place.

Et les enfants,
quand ils ont survécu,
à la faim, à la guerre et à la diphtérie,
ils se construisent leur propre galère,
pour s'y enchaîner eux-mêmes,
la chair fixée avec un clou,
avec un clou à ferrer brûlant.
Innocents sont les enfants.

Mensonge. C'est un mensonge.

A eux la faute, quand le vieux va voir ailleurs,
parce que la femme est enceinte.

A eux la faute,
quand la mère meurt en couches.

A travers eux, la débilité vient au monde,
s'ils ne sont pas débiles eux-mêmes.

Les enfants ne sont pas des nuages blancs, non.

Les enfants sont un châtiment de Dieu.

Pourquoi est-ce que mes yeux ne se déssillent que maintenant.

A moins qu'on ne soit riche.

La seule chose qui te chagrine alors,
ce sont les aigreurs d'estomac,
alors on peut se payer des enfants.

Mais le Boehm, qui était le plus riche,
tout alentour,

lui, il avait que deux filles.

Elles se lavaient le visage avec de la crème,
alors que de faim les autres
mordaient les coins de table.

Il aurait pu nourrir une vingtaine de filles.

Il s'en serait gratté.

Je n'ai pas porté d'enfant dans mon ventre.

La première, j'ai brisé le cercle.

J'ai pas fait pendouiller
mes mamelles laiteuses par-dessus le balcon,
comme toutes les voisines,

et maintenant, je devrais te porter sur mon dos.
Toi, tu es la faute qui me talonne.
Et je devrais te traîner.
Eternellement.
Avec tes petits coups de pieds,
qu'on ne sent pas,
tu m'as dirigée,
jusqu'ici dans le champ de Ricain,
pour qu'ils me trouvent.

Les chiens sont très près.